

JAN GUILLOU

Les Dandys de  
Manningham

“Le siècle des grandes aventures”  
*Volume II*

roman traduit du suédois  
par Philippe Bouquet

*ACTES SUD*



# I

## UN AUTRE MONDE (*Wiltshire – juin 1901*)

Si Sverre ne nourrissait guère d'appréhension, c'était surtout parce qu'Albie était toujours resté très vague quand il parlait de son foyer, dans le Wiltshire, se contentant d'évoquer de temps en temps "la maison", "les terres" et l'élevage des ovins. Tout cela, et surtout les moutons, faisait penser à une ferme norvégienne de quelque importance.

Dans le train qui les emmenait vers Salisbury, Albie avait eu une dernière occasion d'éclaircir certaines choses. Au lieu de quoi, ils s'étaient lancés dans une discussion assez animée sur la façon la plus efficace de mettre à profit leurs connaissances pour améliorer le principal réseau de communications de l'Angleterre, à savoir les chemins de fer. Ingénieurs diplômés frais émoulus de Dresde, ils disposaient de la meilleure formation au monde dans le domaine de la technique et, maintenant que s'ouvrait devant l'humanité un nouveau siècle au cours duquel l'évolution entraînerait de tels progrès que cette barbarie qu'était la guerre serait tout bonnement impossible – car ils avaient encore en tête les rayonnantes visions d'avenir que le directeur de leur école leur avait brossées dans son discours, le jour de la remise des diplômes –, l'essentiel de la responsabilité reposerait sur les gens comme eux. La technique des temps nouveaux allait bouleverser l'existence humaine. Rien n'était impossible, alors pourquoi ne pas se mettre dès à présent à imaginer de rapides améliorations de la circulation ferroviaire?

Sverre étant spécialisé dans ce domaine et Albie dans celui des machines, ils étaient tout désignés pour cela.

Albie étendit les bras au-dessus de sa tête et s'étira de façon à la fois paresseuse et voluptueuse – étant les seuls occupants du

wagon de première classe, il n'avait pas à se gêner – et posa la question à sa manière bien à lui en levant l'index droit.

“Qu'est-ce qui est le plus désagréable? Commençons par là. Que convient-il d'améliorer en priorité, quelle est la première chose qui vient à l'esprit?”

— La suie, répondit Sverre en désignant sa manchette avec une moue de dégoût. J'ai mis une chemise blanche propre avant de monter à bord du *Coburg*, ce matin, et j'ai peur de ne pouvoir la porter pour le dîner. Sans compter le bruit et les cahots, ainsi que l'allure très réduite à laquelle nous avançons.”

Albie réfléchit une seconde avant d'opiner du chef. Aucun doute : il y avait des problèmes à résoudre sans tarder.

Ils commencèrent par le pire d'entre eux, la suie. Surtout par une chaude journée comme celle-là, au cours de laquelle on aime pouvoir laisser au moins une fenêtre ouverte. La locomotive était actionnée par une machine à vapeur chauffée au charbon, dont la fumée était vraiment très désagréable. Il n'y avait que deux remèdes possibles. Ou bien on installait une sorte de filtre permettant de purifier les rejets, ou alors, solution plus radicale, on changeait de moyen de propulsion. Les automobiles apparues récemment utilisaient pour cela des produits pétroliers. Ce mode de combustion dégageait lui aussi des saletés, mais elles étaient négligeables en comparaison de celles de la fumée des locomotives. Théoriquement, il devait être possible de remplacer les machines à vapeur de ces dernières par des moteurs à combustion élaborés à partir de ceux des automobiles. La véritable difficulté résidait ailleurs, à savoir dans le coût de l'opération, puisque le charbon était quasiment gratuit, en Angleterre.

D'un autre côté, dans une machine à vapeur, quatre-vingt-dix pour cent de l'énergie était perdue, comme l'avait noté Rudolf Diesel dans sa thèse : *Theorie und Konstruktion eines rationellen Wärmemotors zum Ersatz der Dampfmaschine und der Heute bekannten Verbrennungsmotoren*. C'était autant d'argent jeté par les fenêtres, pouvait-on dire. Alors que le nouveau moteur de Rudolf Diesel fonctionnait, au moins dans sa version expérimentale, à l'huile d'arachide. Son approvisionnement en quantité suffisante était certes plus problématique que celui du charbon mais, d'un autre côté, ce n'était pas une ressource périssable et,

en outre, elle était plus propre et meilleure pour la santé. Alors : des moteurs Diesel ?

Ou bien l'électricité ? se demanda Sverre propre et silencieux. Les rejets seraient alors concentrés dans le voisinage des centrales produisant cette forme d'énergie. Et il serait plus facile d'imaginer des systèmes destinés à filtrer les particules, dans ce cas-là.

Ils s'attaquèrent aussitôt au problème des moteurs électriques. Il n'en existait aucun, pour l'instant, qui fût en mesure de développer assez d'énergie pour actionner un train entier, mais peut-être était-ce dû à des raisons autres que techniques, par exemple à l'absence de demande, puisque nul n'avait encore envisagé ce besoin. Mais la technique existait et la développer ne devrait pas être un défi insurmontable. Le plus délicat serait d'acheminer cette source d'énergie depuis son lieu de production jusqu'aux locomotives qui les utiliseraient. On avait pourtant déjà mis au point des lignes électriques et des transformateurs et on pouvait partir de là. Dans ces conditions, pourquoi ne pas imaginer un troisième rail, alimenté en électricité, d'où la machine puiserait l'énergie au moyen d'un embout en forme de ski fixé en dessous d'elle ?

Non, l'idée n'était pas excellente. Sans parler de l'usure purement métallique due au frottement du ski sur le rail – et du grincement, autre désagrément, sonore celui-là –, tirer une ligne à haute tension sur le sol à travers toute l'Angleterre risquait d'entraîner chaque année la perte de centaines de milliers de têtes de bétail et la mort de dizaines de milliers d'enfants.

C'est Albie qui formula cette objection dévastatrice.

Sverre, lui, se contenta de conclure, avec un soupir, qu'on était donc bien obligé d'envisager une alimentation en électricité par voie aérienne, dans ce cas.

Ils laissèrent là le problème de la propulsion et passèrent à celui du bruit et des cahots, lesquels étaient dus, naturellement, aux joints entre les rails. Comment y remédier ?

C'était le domaine de Sverre. Dans les pays à fortes variations de température, expliqua-t-il, on était obligé de ménager d'importants espaces de dilatation entre les rails, du fait que le métal, et en particulier le fer, se dilate sous l'effet de la chaleur et se contracte sous celui du froid, loi naturelle impossible à contourner. La seule façon d'y remédier serait de fabriquer des roues dans un

matériau plus souple : l'or, par exemple, pourrait être une solution satisfaisante, s'il n'était aussi sensible à l'usure – sans compter d'autres inconvénients encore plus évidents. Des roues en caoutchouc, comme sur les automobiles, s'useraient encore plus rapidement. Mais ne pourrait-on trouver un moyen d'utiliser ce nouveau produit caoutchouté à l'intérieur des roues des wagons et non au contact direct des rails? Ceci permettrait d'absorber notablement le choc causé par les joints. Alors : des roues en caoutchouc recouvertes de métal?

Ils éclatèrent de rire et abandonnèrent la partie. Le train approchait de Salisbury. Ils étaient sur le seuil d'une nouvelle vie.

\*

La dernière fois que Sverre avait hésité, c'était juste avant de monter à bord de la malle-poste, à Anvers. En toute honnêteté, c'était à ce moment, alors qu'il avait l'Angleterre en face de lui – mais pas avant –, qu'il avait franchi son Rubicon personnel.

Il avait déployé de gros efforts pour ne pas révéler ses doutes en présence d'Albie. Mais c'était toujours très facile, quand ils se regardaient dans les yeux : le beau regard d'Albie, ironique, intelligent, à la fois quémendeur et impérieux, balayait toutes les réticences. À cela s'ajoutait le sentiment presque aussi enivrant de vivre une époque de technique nouvelle et de paix qu'ils allaient conquérir ensemble et où tout serait possible. À eux deux, ils déplaceraient des montagnes, pas seulement au sens figuré mais aussi au sens propre, éventuellement, par exemple pour creuser un canal.

C'était l'un des aspects de la question et de beaucoup le plus incitatif.

Mais cela ne rendait pas l'autre moins pénible. Car il ne pouvait nier avoir trahi. À commencer par la Norvège, pour aller à l'essentiel, et avant tout la société de bienfaisance La Bonne Intention, de Bergen, qui lui avait permis, ainsi qu'à ses frères Lauritz et Oscar, d'acquérir une éducation que les trois orphelins d'un pêcheur d'Osterøya qu'ils étaient n'auraient jamais pu se procurer tout seuls. Il aurait été plus normal qu'ils restent apprentis cordeliers chez *Cambell Andersen* et finissent par y occuper un emploi d'ouvrier, ni plus ni moins.

Or le hasard avait voulu que, telle la bonne fée des contes au moyen de sa baguette magique, ce bienfaiteur leur ait procuré l'accès au monde du savoir. Ce n'était pas seulement un billet de première classe vers les sommets de la société. Ils auraient en effet pu devenir riches dès la fin de leur première année d'études. Les propositions en matière d'emploi et de salaire qui leur avaient été faites lors de la remise des diplômes, à Dresde, étaient assez éloquentes à ce sujet.

Mais l'éducation dont ils avaient bénéficié entraînait également une dette. Et c'était d'elle qu'il avait omis de s'acquitter, comme s'il s'était agi d'une vulgaire note de restaurant. Et, ce faisant, il s'était déchargé de sa responsabilité sur ses frères sans même évoquer la chose avec eux. C'était impardonnable.

La discussion entre eux n'aurait certes pas mené bien loin. Lauritz était un grand frère qu'on avait de bonnes raisons d'admirer, à cause de la discipline de fer qu'il s'imposait, des efforts qu'il déployait pour devenir le meilleur pistard d'Europe, et de sa volonté inébranlable de sortir major de sa promotion. Rien ne pouvait venir à bout de sa détermination et il s'imposait des heures entières d'études même lorsqu'il était totalement épuisé par ses séances d'entraînement.

Cela le rendait assez impressionnant, même pour un frère. Lauritz n'aurait jamais laissé quelque chose d'aussi trivial que l'amour se mettre en travers de l'honneur. Or, sur ce point, il n'avait jamais régné le moindre doute. Tous trois devaient retourner à Bergen et travailler comme des esclaves, là-haut dans la montagne, dans la glace et la tempête, pour un salaire à peine plus élevé que celui d'un poseur de rails. Et cela pendant cinq ans, c'est-à-dire la même durée que celle de leurs études.

Par la suite, quand ils auraient la trentaine, de belles possibilités s'offriraient à eux, ils avaient souvent plaisanté à ce sujet et inventé une firme de génie civil, à Bergen, qui porterait le nom de Lauritzen, Lauritzen et Lauritzen. À quarante ans, ils connaîtraient tous trois le bonheur bourgeois et la respectabilité, avec femme et enfants, chacun dans sa belle maison au cœur de la cité. C'était la route qui leur avait été tracée et rien ne devait les en détourner, surtout pas des considérations sentimentales. Pour Lauritz, les sentiments violents étaient le signe d'un manque de virilité et de rien d'autre.

Mais il aurait été vain de tenter de faire comprendre à quelqu'un d'aussi buté dans ses principes qu'il existait des sentiments tellement forts qu'ils balayaient les idées les plus arrêtées, surtout s'ils étaient une abomination aux yeux de Dieu – car il croyait hélas en Dieu, en sus de tout le reste. Il aurait refusé ce genre de raisonnement avec dégoût et leurs adieux auraient été affreux. Sverre avait donc eu raison d'agir comme il l'avait fait et de prendre lâchement la fuite.

C'était étrange que des frères puissent être à la fois aussi semblables et aussi différents. À Dresde, nul ne s'y était jamais trompé. En les voyant, chacun disait : voilà les trois frères Vikings norvégiens. Ils étaient à peu près aussi grands l'un que l'autre et aussi larges d'épaules. Ils avaient tous trois des cheveux d'un blond tirant sur le roux et, les premières années, ils portaient les mêmes moustaches, avant que Sverre ne cesse de se raser, pour des raisons d'ordre politique.

Et pourtant, comme ils étaient différents, au fond. Les deux aînés ne misaient pas un liard sur l'art et la musique alors que, pour Sverre, c'était la moitié de l'existence. Il était capable de déceler de la beauté sur un simple plan, dans l'arc d'un pont jeté audacieusement par-dessus un gouffre sur le Hardangervidda, voire dans l'élégance d'une équation. Alors que Lauritz et Oscar étaient incapables de distinguer un Gustave Doré – dont le motif aurait pourtant dû leur être familier – d'un Claude Monet, et la seule musique susceptible de capter leur attention était la plus simple de toutes, celle qui ne visait qu'à divertir, par exemple une fanfare, un dimanche après-midi, dans un parc.

Pourtant, Sverre estimait qu'il n'avait pas à critiquer les goûts de ses frères, qu'ils partageaient avec la plupart de leurs semblables. Il se trouvait simplement qu'il avait reçu un don qui ne leur était pas échu, pour leur part. Mais le plus étrange était que, alors qu'ils avaient sans aucun doute les mêmes parents, avaient été élevés de la même façon et avaient été soudés par plus de dix années d'études en commun, ils aient pu devenir aussi différents. Lauritz pédalait comme un forcené, dès qu'il avait un moment de libre, Oscar ne pensait qu'à tirer au fusil et, chaque dimanche, il partait à l'exercice avec la compagnie des francs-tireurs de Dresde. On aurait pu penser qu'il finirait par trouver ce genre d'occupation



un tantinet monotone, mais non. Son seul autre centre d'intérêt – qui avait trait à la nuit et aux débits de boissons, mais sur lequel il était plus discret – était plus compréhensible.

Et pourtant, ils s'étaient aimés comme des frères pendant toute leur vie, du moins jusqu'à tout récemment. Jusqu'à ce que le benjamin trahisse ses deux aînés.

Maintenant, Lauritz et Oscar trimaient sur le Hardangervidda. Il n'était pas difficile d'imaginer le genre d'existence qu'ils menaient, peut-être pas trop dure encore à un moment tel que celui-ci, au mois de juin, mais qui le serait par la suite. Une année, pendant les grandes vacances, alors qu'il faisait un temps magnifique, juste après la fenaison, ils étaient partis d'Osterøya, tous les trois, et étaient allés marcher pendant trois semaines dans la montagne pour se faire une idée de ce qui les attendait dans la partie supérieure du chantier de la voie de chemin de fer, pas encore entamée. C'était la plus difficile de toutes et ce serait leur lot, une fois qu'ils auraient quitté Dresde. En été, le Hardangervidda offrait un paysage d'une beauté magique, avec des couleurs comme on n'en voyait nulle part ailleurs. Il y avait réalisé une série de dessins et même quelques aquarelles. Mais, avec un minimum d'imagination, il n'était pas difficile de recouvrir tout ce paysage d'une couche de neige que le vent faisait tourbillonner et de concevoir des températures de l'ordre de moins trente-cinq degrés. Toute cette beauté se transformait alors en enfer.

La ligne de Bergen était sans aucun doute le projet le plus ambitieux que la Norvège ait jamais conçu dans le domaine de la technique. C'était une entreprise colossale mais aussi une bonne métaphore du xx<sup>e</sup> siècle en tant que paradis de la science. Tout cela était bel et bon. Or, le travail n'avait rien de très complexe ni de sophistiqué, sur le plan pratique, et se résumait surtout à un labeur très dur physiquement, voire presque inhumain. C'était plus une prouesse athlétique qu'un défi à la science du génie civil. Mais peut-être était-ce injuste et facile à dire pour quelqu'un que sa conscience ne laissait pas en repos.

Là-haut, Lauritz et Oscar affrontaient maintenant les éléments déchaînés. Alors que leur lâcheur de jeune frère prenait du bon temps dans le milieu des beaux-arts de Paris – Albie et lui y avaient séjourné deux jours alors qu'ils étaient en route pour Anvers – et

sous les vertes frondaisons du Sud de l'Angleterre, avec ses douces collines et ses scènes pastorales.

Peut-être même était-ce le rapport qu'ils entretenaient avec l'art qui était la cause du gouffre infranchissable qui s'était creusé entre les trois frères. Ils avaient mené la belle vie, chez Frau Schultze, mais sans le moindre superflu et sous une férule très stricte. Tous les trimestres, l'université envoyait à Bergen un rapport dans lequel les résultats des frères Lauritzen étaient scrutés à la loupe. À la suite de cela, leur compte à la Deutsche Bank d'Altstadt était approvisionné le jour dit. Ils n'étaient pas malheureux, loin de là. Mais l'argent venu de Norvège ne leur permettait pas de se livrer à des extravagances. Ils étaient bien habillés, bien logés et bien nourris, point à la ligne.

Par la suite, Lauritz avait commencé à remporter des prix, sur son vélo de course, mais il les avait répartis de façon très stricte, gardant la moitié pour lui et ses frères et envoyant l'autre à La Bonne Intention, à Bergen, alors que celle-ci n'aurait jamais eu l'idée de la lui réclamer, car elle n'en avait même pas connaissance.

Pour sa part, tout avait commencé lorsque Frau Schultze lui avait demandé de décorer le chambranle de la porte de la grande salle à manger, où l'on prenait le dîner, le dimanche, s'il y avait plus de quatre invités. Bien entendu, elle souhaitait que ce soit dans le "style viking" et il pouvait difficilement s'y refuser. Il lui avait fallu quatre jours pour effectuer ce travail et cela lui avait coûté un échec à un examen sans grande importance qu'il avait heureusement pu rattraper par la suite.

De même que le reste de l'Allemagne, semblait-il, les hôtes dominicaux de Frau Schultze étaient toqués des Vikings et admiraient sans restriction tous les motifs issus de l'Antiquité nordique. Les choses s'étaient donc enchaînées. Les premières commandes avaient été rémunérées assez chichement et il s'était vite lassé de répéter machinalement ce qui avait certes été une de ses passions de jeunesse, à Osterøya, quand il gravait divers ornements sur les murs de la vieille maison. Il avait alors renâclé, prenant ses études comme prétexte, et les prix avaient monté de façon spectaculaire, déjà pour les travaux très simples, mais plus encore pour les plus sophistiqués, le summum étant atteint par des motifs noirs en relief sur fond doré.

Bien entendu, il avait partagé cet argent avec ses frères, mais pas avec La Bonne Intention. Curieusement, Lauritz ne lui avait jamais fait la moindre remarque à ce sujet.

Le résultat de ces travaux d'artisanat imprévus avait été que, à partir de la troisième année, ils n'avaient jamais été à court d'argent, bien qu'ils se soient mis à dépenser de plus en plus en vêtements à la mode. Et il prenait autant de plaisir à habiller ses frères de façon à ce qu'ils éclipsent tous leurs camarades d'études qu'à passer des commandes pour lui-même, chez le tailleur.

Peut-être était-ce ce goût des vêtements qui, plus que toute autre chose, l'avait rapproché d'Albie. À Dresde, il y avait un contingent assez important d'étudiants anglais, on disait même qu'ils étaient plus nombreux que ceux de toute autre région d'Allemagne, à part la Saxe, peut-être. En effet, l'Allemagne et la culture allemande étaient subitement devenues à la mode, ces dernières années, en Angleterre, et les étudiants de ce pays en administraient chaque jour la preuve car leur admiration pour tout ce qui était germanique était manifeste, parfois même exagérée. Pourtant, la plupart d'entre eux s'habillaient plus à l'anglaise qu'à la mode continentale, même si la différence était minime.

Pour aller au concert ou à l'opéra, on se mettait bien entendu sur son trente et un, c'était normal et cela faisait partie du plaisir. Mais un frac n'est jamais qu'un frac et n'offre guère matière à fantaisie. Si, en revanche, on allait aux soirées du club artistique et musical, le défi était plus difficile à relever, car il s'agissait de se donner en toute simplicité un air élégant, ce qui était bien plus difficile. En général, les Anglais optaient pour le smoking, tenue que Sverre estimait dépourvue d'imagination. Ce n'était guère qu'un frac en plus modeste, avec nœud papillon noir et non pas blanc, ce qui avait pour résultat que tout le monde se ressemblait. Sauf, bien entendu, certains Anglais qui s'obstinaient à porter un pantalon gris avec un veston noir ou bleu nuit. Ce style était connu sous le nom d'"Oxford Grey".

Sans doute était-ce ainsi qu'Albie et lui avaient fait connaissance. Aucun d'eux ne portait le smoking, chacun avait poussé l'effort bien plus loin que cela. Et ils n'avaient pas tardé à échanger des tuyaux à propos des tailleurs de la ville.